

## Chapitre 1

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le jeune adolescent Singapouli-Moutou se retrouvant seul dans l'existence, pendant des mois écouta l'œil vif, les adultes en quête de bonne fortune, prêts à quitter l'Inde leur pays d'origine pour foncer avec des allures de braves, à la conquête des mers caraïbes.

Incrédules, ils parlaient de récits plus ou moins réalistes, mais tellement plein d'ouvertures sur l'avenir, que leurs yeux pétillaient, lumineux comme l'eau claire sortie des roches montagneuses.

Emoustillé dans sa tête d'adolescent, Singapouli-Moutou échafauda alors, à l'insu de tous, un projet de traversée lui aussi. Pour ce grand départ à l'aventure il réussit à convaincre le seul ami qu'il ait jamais eu, un jeune garçon prénommé Shiam, à le suivre dans cette audacieuse entreprise

Voilà les apprentis globe-trotters embarqués, le cœur battant, pour un périple bien incertain. Hélas ! West-Indies, les îles des Antilles dans la mer des Caraïbes, ne se situent pas à la porte de l'Inde ! Et c'était sans compter avec la chaleur ambiante dans le ventre plein comme un œuf du gros mastodonte, dans lequel ils s'étaient enfermés.

Inconscients, geignant, ainsi furent-ils découverts en haute mer.

Le commandant en chef fort ennuyé, embarrassé par ce contretemps, prit la décision de les faire débarquer à la Martinique, pendant que l'on vidait une partie du contingent. Afin de prendre un peu de recul et préférant se concentrer sur l'urgence du moment ; c'est-à-dire la bonne marche du travail à bord, il confia les enfants à un « cousin ». Cet homme, un autre Indien se trouva investi, bien malgré lui, de ce titre de parenté par le très astucieux gamin Singapouli-Moutou qui l'inventa pour se sortir de l'embarras.

Le commandant, jamais confronté à pareil tracas, goba sans le moindre doute, ce plan d'attente sans danger pour les deux perturbateurs.

Hélas, il s'en mordit le doigt, car à son retour ils avaient disparu, échappé soi-disant à la vigilante surveillance du « cousin ». En réalité, bien trop complaisant, il les avait mis à l'abri.

Le commandant rentra dans une forte colère. Après deux jours de patrouille dans toute la ville, le constat était là, les enfants s'étaient bel et bien envolés. Le commandant ordonna au « cousin » de retrouver les fuyards et cette fois, de bien veiller sur eux car il avait l'intention de revenir, afin de les récupérer vers la fin du mois suivant. Dans l'immédiat, pressé par le temps, il lui fallait rattraper son retard. Il était attendu dans d'autres ports aux bords des eaux caraïbes.

En réalité, le commandant se donnait du temps à la réflexion. Sur le moment, il se débarrassait d'un tracas de pape-rasserie injustifiable ; laisser des clandestins, qui plus est des enfants descendre du navire, était une très grave faute difficile à plaider auprès des instances compétentes.

De son côté, dans sa logique de vouloir garder sa liberté d'action, Singapouli-Moutou fit croire au « cousin » que le commandant avait une mine peu engageante, que ses intentions ne lui semblaient pas être d'une parfaite honnêteté. Ajouter à cela, la méconnaissance de l'île, l'ambiance grouillante de la ville en ces temps lointains où la débrouillardise n'était pas condamnable ; c'était commerce fréquent voire trafic de tout et de n'importe quoi, sans impunité. Le « cousin » déjà très méfiant par l'accueil mitigé de son entourage, n'éprouva aucune difficulté à partager l'inquiétude avouée du jeune Singapouli-Moutou. Pensez donc ! Deux jeunes fugueurs sans défense, sans parents, c'était la proie facile ! Le bourrage de crâne et le chantage furent si habiles, que le « cousin » les couvrit dans leur demande de protection.

Bien sur, le jeune homme était déçu de ce voyage à la Martinique, mais il n'avait aucune envie de regagner l'Inde. En réalité, l'idée de la fugue vers l'inconnu avait été envisagée, parce qu'il maîtrisait la langue anglaise. C'était la garantie de leur rapide intégration dans un pays parlant cette langue. A la Martinique, on parlait disait-on le français, une suite de mots, de sons qui s'échappaient des lèvres de chacun et dont Singapouli-

Moutou ne comprenait un traître mot. Il y avait aussi ce patois qui était encore plus étrange, un charabia bruyant que les autochtones se lançaient à la figure avec de grands éclats de rire sonores, des contorsions de leur corps, en faisant des moulinets avec leurs bras dans tous les sens. Une population bigarrée qui le déconcertait et décontenançait quelque peu. Quoique chez lui, dans les grandes villes qu'il avait parcourues avec Shiam, il avait constaté des manifestations similaires, ces mouvements de va-et-vient désordonnés auxquels les gens s'adonnaient lui semblaient manquer quelque peu de retenue. Son éducation jusque là avait été calquée sur le flegme britannique. Au bout d'un certain temps, le commandant n'étant pas revenu pour réclamer les enfants, le «cousin» se rendit compte que ce n'était pas chose aisée, que de donner le gîte et le couvert à des «neveux». L'esprit de famille en pays étranger, quand il était lui-même au bord de l'ultime ressource, ne pouvait aider ni contribuer à sa propre réussite. Bien au contraire !

De plus, les enfants ne voulaient sous aucun prétexte se séparer. Et Singapouli-Moutou était intraitable sur tout autre plan d'attente. Tout au plus, après force discussion, «le cousin» arriva à imposer quelques petits jobs obtenus par-ci, par-là, pour aider à leur propre entretien et soulager ainsi ses maigres subsistances à lui.

Shiam le frère de cavale, mettait de la bonne volonté alors que l'autre, le «frère», disait le «cousin», rien ne semblait lui convenir.

Un beau jour ce dernier, tout remuant d'impatience, fit irruption dans leur case exigüe pour déclarer au «cousin», qu'on lui avait proposé un contrat dans un domaine vers le sud pour quelques mois. Après quoi, il partirait vers le nord sur une grande habitation que le patron en question possédait. Bien évidemment, la proposition était aussi valable pour Shiam. Puisqu'ils étaient tous venus de l'Inde pour travailler, le «cousin» prit la nouvelle avec soulagement et alla se porter garant pour leur embauche. Sans autre formalité, les deux garnements partirent après fortes congratulations. Reconnaisant le grand cœur dont le cousin» avait fait preuve à leur égard, ils promirent de garder le contact pour l'avenir. En effet, ce mot n'était pas vain dans la bouche de Singapouli-Moutou.

Plus tard, il donnera sa fille préférée en mariage au fils du « cousin ».

Singapouli-Moutou et Shiam quittèrent donc la ville pour affronter la vie en adultes, livrés à eux-mêmes avec la devise irréversible : tous pour un, un pour tous !

Au départ, ils se montrèrent conciliants, obéissants, surtout Shiam. Cependant, très vite, on se rendit compte que l'autre, le « frère », avait un caractère difficile à cerner et qu'il s'octroyait une certaine liberté de mouvement que Shiam soutenait en tout point. On comprit aussi, que Singapouli-Moutou veillait sur Shiam comme une mère poule sur sa couvée et que ce dernier lui obéissait au doigt et à l'œil, sans ressentiment particulier. On constata de même, que Singapouli-Moutou saisissait avec une rapidité d'esprit déconcertante les situations les plus confuses, prouvant ainsi une forte et grande maturité malgré son jeune âge. On sut de même sur la Plantation que sa détermination était de mener une tâche choisie, conforme à un certain idéal, avec la volonté de n'être point contraint ni dévié de son objectif. Son seul but : être en harmonie avec le divin à qui il vouait un culte profond dans l'intimité de son être. Une idée fixe, dont l'entourage ignorait la réelle implication dans sa vie quotidienne. On connaissait aussi sa croyance inébranlable en la puissance de l'esprit de ses ancêtres.

Mais on ne comprenait guère cette manière qu'il avait, la plus part du temps, d'ignorer les vivants autour de lui, pour ne s'occuper que de ce qui leur était invisible. Comme il n'en faisait qu'à sa tête, on pensa ni plus ni moins qu'il était tout plein d'arrogance, et qu'il se croyait supérieur à eux, les autochtones. On voyait bien qu'il n'était qu'un tout jeune gamin, trimant sur la Plantation tout comme eux. Que croyait-il donc avoir de plus que les autres ? Et pourquoi ?

Singapouli-Moutou demeurait un mystère. Et dans les îles, le bas peuple n'appréciait pas trop les choses inexplicables. Comment lui venait tout ce qu'il débitait, quant il les observait de ses petits yeux brillants de félin qui se rétrécissaient souvent pour mieux les détailler, les disséquer ? A son âge, d'où tirait-il tout de même cette force qui semblait l'habiter ?

Tout plein de questionnement, trop plein de questionnement qui ne trouvait aucune réponse satisfaisante. La conclusion ne

tarda pas à prendre source dans l'intimité des chaumières, ne se priva point d'être colportée dans la lourdeur du soleil tropical pendant la coupe de la canne, et de se répercuter dans l'écho des mornes : l'Indien du morne traficote avec le surnaturel, c'est un homme « fò »<sup>(1)</sup>

Cette nouvelle ne stoppa là son avancée, comme une trainée de poudre elle se répandit et persista à s'inscrire dans les esprits.

La conséquence de cette divulgation se fit sentir à la longue dans le comportement des autres vis-à-vis de lui. On se méfiait de lui. Sa manière de dire les choses, d'annoncer des vérités que l'on croyait cachées, voire même de prédire des petits rien du quotidien à son entourage, devenait suspect. Toutes ces manifestations ne pouvaient être, que l'œuvre du Malin.

Ces méchantes rumeurs étaient à l'origine de son repli sur lui-même. Puis plus tard, petit à petit, plus fort que la bêtise des miséreux qui comme lui vivaient dans les mêmes conditions de recherche du meilleur, son cœur s'ouvrit sur la compréhension de ces agissements et la compassion l'envahit. Il comprit leur ignorance et pardonna les nombreuses offenses.

Ce fut toutefois un long travail intérieur de restauration de ses propres blessures, pour faire confiance à son tour, et gagner le respect de tous. A partir de là, il put faire comprendre aux siens, qu'à trop s'enfermer sur soi créait l'envie, la jalousie, un enfer dans lequel, dans cette île, on n'aurait aucune chance d'évoluer. L'instruction était la première règle du jeu. Il fallait donc investir dans l'éducation, la culture.

Au début, il sentit que le comportement des gens à son égard, préoccupait son « frère » Shiam. En fait, le dévouement de Shiam à faire bonne figure ne lui attirait que des aigreurs de la part de leur voisinage, et cela se répercutait même au-delà de leur zone d'habitation. Le solitaire Singapouli-Moutou se heurta bien vite à d'autres intransigeances ; en particulier à certaines règles en vigueur à la Plantation Grenelle où ils avaient atterri. Son savoir et ses raisonnements apparaissaient comme autant d'arrogance envers les Noirs, anciens esclaves qui n'arrivaient pas à s'éloigner de la proximité de l'Habitation et qui avaient leurs propres pratiques. Ils allèrent cancaner à son sujet.

La réalité de Singapouli-Moutou était toute autre. Il ne s'isolait que pour mieux se retrouver, étudier et comprendre le fonctionnement de tout ce qui l'entourait. Effectivement, à la

lumière des éléments célestes en mouvance, il captait la réalité de sa propre existence. Des données visualisées, il tirait des conclusions, les mettait en application et obtenait avec la seule puissance de son cerveau leur concrétisation. Ce fait n'était pas un simple exercice ni tout bonnement le fait d'une invention imaginée à partir de la surveillance des astres. Non, l'Indien Singapouli-Moutou n'était pas un simple mortel, il avait en lui quelque chose de magique, d'irraisonné qui lui donnait une clairvoyance irréfutable. Il avait des Dons. Cet état n'était pas sans conséquence sur son comportement, il était quelquefois victime de ce conditionnement. Dès son jeune âge, ce charisme envahissant s'était mis en place à la suite d'une perte dans sa famille.

Seul, livré à lui-même en terre étrangère, face aux épreuves, aux difficultés, Singapouli-Moutou accéléra ce processus en exerçant sur son esprit une trop grande tension.

Avec ce phénomène qui l'habitait, il recevait disait-il, des messages envoyés par ses Anciens. Une aide qui lui permettait de mieux interpréter différents éléments de l'Univers et pouvoir ainsi faire le bon choix quand ce dernier se présentait.

Dans cette île, sur la Plantation en particulier, tout était blanc ou noir, surtout l'homme. Alors, pour les habitants Singapouli-Moutou, avec sa natte tressée qui se balançait dans son dos à chaque mouvement et sa peau d'Indien trop claire, n'était ni l'un ni l'autre. Donc, il ne pouvait être qu'un individu venu d'ailleurs, un genre d'extra-terrestre. Pour d'aucuns ignorant le monde, n'ayant jamais voyagé ni étudié, c'était très sérieux. Un Indien qui venait prendre le travail du Noir, ce qui permettait au *Béké* de s'en tirer à bon compte. Avec ses «*pat fin*»<sup>(2)</sup>, ses cheveux lisses et ses traits fins comme ceux du *Béké* justement, lequel n'arrivait d'ailleurs pas à le mater, cet homme-là restait indéfinissable, c'était un étrange citoyen. On avait peur de lui. Cet Indien était plutôt là pour faire monter la tension avec le blanc et ainsi activer la persécution des noirs ! C'était sûr ! Où alors, pas de doute :

— *Kouli-tala fò, mwen di zot.*<sup>(3)</sup>

Il fallait donc s'en méfier, et éventuellement lui couper l'herbe sous les pieds. Facile à dire, mais comment s'y prendre ?

— *I za maré yo kon krab anlè labitasion an.*<sup>(4)</sup>

On se posait trop de mauvaises questions sur ce qui était où n'était pas. Des traditions, Singapouli-Moutou n'en connaissait que peu de choses et il n'appliquait que l'essentiel, conforté par la famille de sa femme Prya à Macouba. Dès la première écoute, cet essentiel, n'avait pas échappé à cette communauté.

Jamais, il n'avait imposé à ses proches une quelconque tradition, mais les principes la concernant imprégnaient toute l'éducation enseignée. Ils n'avaient non plus aucune notion sur la réalité de son pays natal, son appartenance ethnique, en un mot, on ignorait absolument d'où il venait, qui il était et pourquoi à la Martinique, il était si désireux d'y laisser ses empreintes.

Le temps lui avait fait défaut. L'urgence avait été son installation. Les enfants, arrivés très vite après son mariage, avaient grandi dans l'ambiance iliennne, leur destinée était tournée vers une autre courbe astrale. La seule qui pourrait avoir reçu quelque confiance de lui, c'était Prya sa femme, partie à tout jamais avec son secret dans la tombe, s'il y en avait un.

La certitude profonde qui hantait Singapouli-Moutou : c'était que sa venue, n'était point le fait du hasard, il avait une mission à remplir, laquelle ? Il ne l'avait pas encore déterminée avec assurance. Il se devait de la préparer en gérant au mieux au fil du temps, au fur et à mesure que les éléments se dévoileraient dans son esprit. Son environnement, les autres, n'étaient que des instruments nécessaires à la progression de sa mission. Il savait qu'il avait une bonne étoile, il était guidé par la foi inébranlable, de la présence du Divin en lui.

Personne ne pouvait réduire son champ d'investigation, il y veillait avec en esprit des règles de justice bien établies.